Au Puits de La Paracha

Pensées recueillies de Rabbi Elimelech Biderman Chlita

Vaèra

Au Puits de La Paracha

Vaèra

« Elokim parla à Moché » : ce que D. accomplit est pour le bien ; y croire transforme la rigueur en miséricorde

« *Elokim parla à Moché et lui dit : "Je suis Hachem"* » (6, 2)

"Il lui parla sur le ton de la **justice** (...)" (Rachi)

Le Ohev Israël explique que Rachi tire son commentaire de la tournure du verset « *Elokim parla* », puisque le terme hébraïque employé pour désigner le verbe "parler" est וידבר ("Vaydaber") qui suggère un langage dur, et qu'en outre, le Nom **Elokim** évoque l'attribut de justice. D'après cela, il y a lieu de s'interroger sur la manière dont se termine le verset : « *et lui dit : "Je suis Hachem"* » qui, au contraire, suggère la miséricorde extrême. En effet, comme on le sait, l'expression "il lui dit", en hébreu le verbe ויאמר, évoque un langage doux et le Nom "Hachem" est synonyme de miséricorde Divine.

Pour l'expliquer, le Ohev Israël rapporte un verset dans Eikha (3, 38) : « *De la bouche du Très-Haut ne sortent ni les malheurs ni le bien* ». « Cela signifie que lorsqu'un homme subit un malheur, une épreuve ou des difficultés ח"ו, tout cela est bon pour lui. Seulement, le bien qui s'y trouve est dissimulé à l'intérieur de ces vicissitudes et n'est pas dévoilé aux yeux de tous. **Chaque juif est tenu de croire que tout est pour son bien et provient d'Hachem qui a pour habitude de prodiguer du bien à Ses créatures et, en particulier, à Israël, Son peuple de prédilection**. Il doit également être convaincu que ce bien et cette bonté ne sont cependant pas encore dévoilés mais camouflés à l'abri des regards, celui qui doit les recevoir n'en étant pas encore digne. **Parvenu à une telle compréhension et une telle conviction, il sera en mesure de repousser tous les décrets rigoureux qui pèsent sur lui** et pourra alors voir et contempler tout le bien accompli par le Créateur à son égard lors de cette épreuve. »

Le Ohev Israël poursuit alors en rapportant un verset de Michlé (27, 5) : « *Une remontrance dévoilée vaut mieux qu'un* ***amour dissimulé*** » :

« Cela signifie que même "*une remontrance dévoilée*" constitue un bienfait, car en elle se **dissimule l'amour,** et y sont enfouis la bonté et le bien. Cette idée nous permet d'expliquer notre verset : « ***Elokim parla*** *à Moché* » : Il le réprimanda, certes, à propos de ce qu'il avait dit (à la fin de la Paracha de Chémot), à savoir : « *Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple* ». Mais, au même moment et aussitôt, Il ajouta : « *[Il] lui dit : "Je suis Hachem"* » : **même les choses qui te semblent étrangères, hostiles, et te paraissent des remontrances, sache qu'en vérité, même en elles, "*Je suis Hachem*", la source de la miséricorde**, car l'amour, la bonté, et la miséricorde les plus absolus y sont dissimulés, et elles ne sont que pour le bien. »

Jadis, vivait aux Etats-Unis un juif du nom de Reb Moché Its'hak Fish. Cet homme était joyeux et allègre toute la journée. En outre, il avait une habitude qui consistait à exiger un sourire de toute personne qu'il rencontrait : « Gave a Smeikh'le ! », réclamait-il alors (« Donne un sourire », en Yidiche). Une fois, il arrêta un bus au milieu de son trajet et demanda au chauffeur : « Gave a Smeikh'le ! » Le chauffeur s'irrita, mais Reb Moché Its'hak s'obstina : « Je ne te laisserai pas tant que tu ne m'auras pas fait un sourire ! », lui dit-il. (Il y eut même une fois où il le demanda à l'Admour de Satmer. Celui-ci rit alors de bon cœur et déclara que c'était le nom de ce juif qui le prédisposait à une telle conduite : Its'hak, comme on le sait, est un nom qui exprime la joie (comme Sara le dit au sujet de Its'hak Avinou : « *C'est une joie*

Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones
Retrouvez le feuillet sur
www.torah-box.com/ravbiderman

(Ts'hok) que m'a fait Elokim », tandis que le nom Moché provient de ce que Moché Rabbénou a été "tiré" des eaux : « *Car je t'ai tiré (Méchitiou) des eaux.* » Par conséquent, **Moché Its'hak** suggère celui qui "tire un sourire" de tout le monde.)

D'où provenait cette habitude ?

De l'histoire suivante : une fois, sa fille, alors toute petite, tomba gravement malade et fut sur le point de mourir. Moché Its'hak courut alors de toutes ses forces vers la maison du Rav Ichaïa de Krastir pour le supplier d'intercéder en sa faveur. « Gave a Smeikh'le !, exigea Rav Ichaïa.

- Rabbi, lui répondit Reb Moché Its'hak, ma fille est gravement malade et sur le point de mourir !

- N'as-tu pas entendu ce que je t'ai dit, insista Rav Ichaïa sur un ton de reproche, gave a Smeikh'le ! »

N'ayant pas le choix, il esquissa un sourire. Seulement alors, Rav Ichaïa lui dit :

« Tu peux retourner chez toi. Avec l'aide de D., ta fille recouvrira complètement la santé. »

Et en effet, lorsqu'il arriva chez lui, sa fille commença à se sentir mieux, jusqu'à ce que, par la grâce d'Hachem, elle se remit complètement de sa maladie. Voyant **quelle était la force d'un sourire, qui avait même le pouvoir de ramener une personne à la vie**, il prit comme résolution, depuis lors, d'en exiger un de chaque personne qu'il rencontrait.

Cela peut expliquer un enseignement de 'Haza'l bien connu : « Plus grand est celui qui blanchit ses dents à son prochain (qui lui sourit) que celui qui lui fait boire du lait. » (Ketouvote 111b) **Car le lait est bon pour guérir** [comme la Guemara le rapporte (Baba Kama 90a) : « Une fois, un 'Hassid était malade du cœur. Il demanda l'avis des médecins, et ceux-ci lui dirent qu'il n'avait d'autre remède que de téter du lait chaud d'une chèvre tous les matins. »]. Néanmoins, **« plus grand est celui qui blanchit ses dents à son prochain que celui qui lui fait boire du lait », car sourire à autrui constitue un remède encore plus efficace pour le guérir**.

Certains expliquent également, toujours d'après le même principe, de manière humoristique, le fait qu'Hachem décréta, lors de l'alliance de Brith Ben Habétarim : « *Ta descendance sera étrangère sur une terre qui ne leur appartient pas, et ils les* asserviront *et ils les persécuteront* ***quatre-cents ans***. » (Béréchit 15, 13) Or, en pratique, les Bné Israël ne furent asservis que **deux-cent-dix ans** (comme la valeur numérique de "ידו", "vous descendrez"). La raison en est que le Saint-Béni-Soit-Il "חישב את הקץ" ("Le Saint-Béni-Soit-Il calcula d'une autre manière la durée de l'exil") de sorte que les quatre-cents ans commencent avec la naissance d'Its'hak Avinou. Il y a en cela une allusion : car **avec la venue de "Its'hak", du "Ts'hok" (le rire), tous les décrets rigoureux et les malheurs s'annulent…**

La racine et la source de la joie résident dans la force de la confiance en Hachem. Lorsqu'un homme est persuadé qu'il existe un Maître qui dirige toutes les créatures, que tout se déroule selon un calcul précis, et que chaque chose qu'Il accomplit est pour son bien, alors il est constamment joyeux. Car il sait que son sort se trouve dans les mains de son Père céleste, qui le dirige à chaque instant et ne désire que son bien, comme le déclare le Sefat Emet : « Si l'homme mérite d'avoir foi et confiance en D. comme il se doit, il est assuré que tout ce qui lui arrive provient du Saint-Béni-Soit-Il et que **tout est dirigé selon le bien et le nécessaire, mieux que tout le bien qui peut exister dans le monde**. »

Un Rav habitué à parler en public, a déclaré une fois à ce sujet quelque chose de formidable :

Il est commun d'entendre dire que chacun possède son "demi-verre vide" et son "demi-verre plein" et que, d'après cela, certains ont du mal à se réjouir en considérant leur demi-verre vide. Or, il y a quelque chose d'extraordinaire : **David Hamélekh fut,**

durant toute son existence, assailli par les épreuves, comme il l'exprime lui-même dans ce verset : « *Car des malheurs* ***sans nombre*** *m'entourent* » (Téhilim 23, 5) ainsi que dans d'autres nombreux versets semblables. Et pourtant, il témoigne sur à son propre sujet : כוסי רויה (Téhilim 23, 5) : « *Mon verre est abreuvé* », ce qui signifie : « Mon verre est plein à ras-bord ! » Où avait donc disparu son "demi-verre vide" (rempli de ses épreuves ; n.d.t) ? C'est qu'en réalité, du fait de sa foi très solide dans le Créateur du monde, il savait que toutes les épreuves n'étaient que pour son bien. Dès lors, "tout son verre était plein" et il n'y avait pas du tout pour lui de "demi-verre vide" !

On peut illustrer ce qui précède à l'aide d'une histoire qui se déroula dans l'une des Yéchivote de Jérusalem. Un Ba'hour, qui y étudiait, possédait un défaut mental (comme on dit : "il n'est pas comme tout le monde !"). Or, un jour, un nouveau Ba'hour lui aussi atteint d'une déficience mentale fut admis dans cette Yéchiva. Le premier "dégourdi" l'aborda en lui disant : « Que fais-tu ici ? Ne sais-tu pas que cette Yéchiva est réservée aux Ba'hourim 'normaux' ? » Bien entendu, tous les Ba'hourim se moquèrent de lui, en éclatant de rire : « **Ce Ba'hour pense qu'il est lui-même normal et il a même le toupet de faire des remarques à autrui. Il ignore que "quiconque inflige un stigmate à autrui, c'est de son propre stigmate qu'il le frappe !"** »

En réalité, chacun d'entre nous, face au Ciel, ressemble à ce Ba'hour : il est convaincu qu'il est intelligent et qu'il sait comment la Providence Divine devrait agir, au point qu'il ose se plaindre en disant : « Pourquoi Hachem m'a-t-Il fait cela ? » Il ne s'imagine pas qu'il n'est qu'un ignorant qui ne comprend rien à la conduite Divine. C'est pourquoi il est préférable de laisser notre "intelligence" de côté et de nous reposer sur notre Père et notre Roi qui dirige Son monde avec bonté et miséricorde et se préoccupe constamment de notre plus grand bien.

Le Rav de Liska explique à ce sujet ce qui est écrit au début de notre Paracha : « *Elokim parla à Moché et lui dit : "Je suis Hachem"* » :

Il rapporte en introduction ce que le Chakh écrit dans son commentaire sur la Torah à propos du Nom א-ל-הים: la valeur numérique de ce Nom est de 86. D'autre part, la phrase : « *Je suis Hachem* » [אני הוי-ה] a, en hébreu, comme valeur numérique 87. Cela signifie que si l'on ajoute "Un" à Elokim, qui représente la rigueur Divine, cela se transforme en « *Je suis* ***Hachem*** », qui représente la miséricorde Divine.

Le Rav De Liska explique le sens profond de ce commentaire : « **Dans chaque épreuve (qui est représentée par le Nom Elokim), un homme introduira le "Un" (qui représente l'Unique) dans le calcul de la situation, et il se souviendra que *"Je suis Hachem"*, que tout vient de Lui. Et ainsi, tous les décrets rigoureux se transformeront en miséricorde.** »

Pour reprendre ses propres mots :

« A mon avis, il me semble que le sens est le suivant : si un malheur s'abat sur un homme ח"ו, cela signifie probablement que les "Dinim" (la rigueur Divine) s'abattent sur lui. **Néanmoins, il faut savoir que rien n'est dû au hasard ח"ו, que tout est sous la maîtrise de la Providence Divine, et que grâce à cette conviction, tous les Dinim qui pèsent sur lui sont effacés.** » Ce qui signifie que, grâce à la Emouna que les Dinim eux-mêmes viennent d'Hachem et ne sont pas le fruit du hasard, toute la rigueur se transforme en bien. Il explique par conséquent le verset : « *Je suis avec lui dans l'épreuve ; Je l'en délivrerai et Je l'honorerai* » (Téhilim 91, 15) :

« Cela signifie qu'**à chaque épreuve qu'il subira, l'homme devra dire : "C'est Hachem qui l'a amenée et elle n'est pas tombée par hasard ח"ו"** (et il dira avec une entière conviction : "*Je suis avec lui dans l'épreuve*", cette épreuve provient de Lui). Par le mérite de cette déclaration, il verra s'accomplir la suite du verset : "*Je l'en délivrerai et Je l'honorerai*", et l'épreuve se commuera en bienfait. »

Néanmoins, l'essentiel du travail consiste à ne pas "perdre pied" lorsqu'une épreuve ou une difficulté survient. Le Maguid de Douvno l'illustre à l'aide d'une parabole :

Un maître d'école était allé avec ses élèves dans une épaisse forêt. En y pénétrant, il leur avait fait une recommandation : « Si un chien méchant se présente, n'ayez pas peur de lui, mais tenez-vous face à lui et dites à haute voix : "*Et contre Israël, aucun chien n'aboya*", et grâce à cette invocation du verset, le chien s'en ira sans vous faire aucun mal ! » Effectivement, après quelques instants seulement, une horde de chiens énormes courut à leur rencontre. Le maître fut saisi de terreur, prit ses jambes à son cou et s'apprêta à s'enfuir sans demander son reste. Ses élèves s'en étonnèrent et lui dirent : « Notre maître ne nous a-t-il pas appris à prononcer le verset ? Dès lors, pourquoi prend-il la fuite sans l'avoir dit ?

-Lorsque j'ai entendu les aboiements des chiens, leur répondit-il, j'ai été saisi de crainte et le verset s'est évanoui de mon esprit. C'est pourquoi j'ai été forcé de m'enfuir ! »

Il en est de même pour nous : à chaque occasion qui se présente, nous proclamons : « J'ai la foi, j'ai la foi… ». Néanmoins, l'épreuve véritable est lorsque se présente une vraie difficulté : demeurons-nous alors fidèles à notre conviction, ou ח"ו tout s'évanouit-il de notre esprit ?

« Celui qui craignit la parole d'Hachem » : veiller à conserver sa sainteté

« ***Celui qui craignit la parole d'Hachem*** *parmi les serviteurs de Pharaon, mit ses esclaves et son troupeau* ***à l'abri dans les maisons*** » (9, 20)

Le Imré 'Haïm expliqua ce verset allusivement : « Quelqu'un qui craint Hachem n'accepte pas que ses enfants trainent dehors, dans la rue et dans la nature [pour veiller aux règles de décence], et il les garde "***à l'abri dans les maisons***" afin de protéger leur sainteté. »

En ce qui concerne la crainte d'Hachem, la base en est la réflexion et l'attention, comme l'écrit le Imré Emet à son petit-fils Ména'hem Nathan הי"ד:

« Avec l'aide de D.

Dimanche de Parachat Bo,

A mon petit-fils bien-aimé, Ména'hem Nathan,

(…) Et concernant ta demande que je t'écrive quelque chose concernant la crainte du Ciel. Hier, nous avons lu dans la Paracha : "*Celui qui craignit la parole d'Hachem*" (9, 20), et il est écrit ensuite (verset 21) : "***Et celui qui ne prit pas garde*** *(…)*". Cela suggère que **la crainte du Ciel consiste à prêter attention à chaque chose, afin de ne pas commettre un acte qui soit contraire à la volonté d'Hachem, et aussi à croire que la Terre entière est remplie de sa gloire. De cette manière, on parvient à la crainte du Ciel**.

Ton grand-père, qui désire ton bien, 'Haïm K. »

Le Messilat Yécharim a écrit (Chap. 2) : « **Celui qui vit sans réfléchir si ses voies sont bonnes ou mauvaises, est comme un aveugle qui marche sur le bord d'une rivière et qui se met ainsi certainement en grand danger, et dont la fin est plus probable que le salut.** »

Car en vérité, il y a bien lieu de s'étonner des Egyptiens : durant toute cette période, ils virent de leurs propres yeux comment toutes les paroles de Moché se réalisèrent les unes après les autres. Le bon sens exigeait donc de prendre garde à ce qu'il disait. Pourquoi, dans ces conditions, tous ne rentrèrent pas leurs troupeaux à l'intérieur des maisons afin qu'ils ne fussent pas endommagés par la grêle ? Et même en admettant qu'ils ne prêtèrent pas foi **totalement** à l'avertissement, néanmoins, pourquoi n'y prêtèrent-ils pas attention au moins **dans le doute** ? L'étonnement ne fait que grandir en sachant ce qu'enseigne le Midrach : « *Celui qui craignit la parole d'Hachem* » était Iyov, et « *Et celui qui ne prit*

pas garde » désigne Pharaon et son peuple ! Il en ressort que dans tout le pays d'Egypte, il n'y eut **qu'un seul homme** qui crut que la plaie de la grêle allait arriver. C'est qu'en réalité, les Egyptiens savaient **dans leur esprit**, cependant leur cœur était loin de leur esprit et ils ne réfléchissaient pas avec **leur cœur**. Car c'est en cela que réside l'essentiel du travail de l'homme concernant la crainte du Ciel : ne pas se fermer les yeux. Chaque homme voit autour de lui les évènements qui le concernent, ils sont dévoilés à son regard, et ils constituent autant de raisons de se réveiller et d'améliorer ses voies. Cependant, il n'y prend pas garde et n'ouvre pas ses yeux pour considérer ce qui se passe. Dès lors, il demeure "un serviteur de Pharaon".

L'orateur de renom Rav Chalom Shwadron parlait régulièrement chaque soir de Chabbat dans la grande synagogue de Zikhron Moché à Jérusalem. Un certain Chabbat, deux Ba'hourim se tenaient debout dans la rue, lorsque l'un d'eux demanda soudain à son ami : « Vas-tu aller à "Shwadron" ?

-Non, lui répondit l'autre, je l'ai déjà entendu vingt fois ! »

Par malchance, Rav Chalom se tenait précisément au même instant juste derrière eux et il entendit leurs paroles prononcées en toute innocence. De fait, au milieu de sa "Dracha", il aperçut les deux Ba'hourim qui entraient dans la synagogue. Il se mit alors à raconter l'histoire suivante :

Une fois, sur une grande artère, circulaient beaucoup de voitures. Soudain, un des conducteurs décida de s'arrêter au milieu de la route pour se remettre un peu de la fatigue du voyage. Il stoppa sa voiture et commença à se consacrer à ses affaires, à lire les nouvelles et d'autres occupations du même genre. Bien entendu, se forma immédiatement un immense embouteillage. Les autres conducteurs se mirent à klaxonner, au début avec modération et ensuite avec impatience, tandis que l'impudent "Golem" en question demeurait sur son quant-à-soi sans broncher le moins du monde, comme s'il ne se passait rien autour de lui, complètement plongé dans des choses vaines. Soudain, il se rendit compte du désordre qu'il causait. Il ouvrit la porte de sa voiture et sortit rapidement. Puis, il se mit à hurler sur tous ceux qui se trouvaient derrière lui :

« Ça suffit, arrêtez ! Pourquoi ne cessez-vous pas de klaxonner et de klaxonner encore et encore le même coup de klaxon des dizaines de fois ? Je vous ai déjà entendu, arrêtez donc !

-Quoi, lui cria-t-on en retour, es-tu devenu fou ? Qu'est-ce que ça peut bien nous faire que tu aies déjà entendu les coups de klaxon ? Nous, on klaxonne pour que tu bouges d'ici. Bouge, et nous arrêterons de klaxonner ! »

Par cette parabole, il suggéra aux deux Ba'hourim que toute les paroles de "Moussar" n'ont aucun but en soi si ce n'est que de faire "bouger" celui qui les entend. Dès lors, l'argument : "Je l'ai déjà entendu", n'a aucun sens !

Pour en revenir à notre sujet, l'essentiel est d'établir des barrières et des limites afin de s'éloigner le plus possible de toute chose inconvenable et de la fuir comme le feu. La Guemara enseigne (Pessa'him 40b) au sujet du Nazir : « Va, va, dit-on au Nazir, tourne, tourne, mais de la vigne, ne t'approche pas ! » Le Nazir est tenu de s'éloigner de la vigne, même s'il doit allonger sa route pour ne pas en rencontrer sur son chemin, afin de ne pas en venir à enfreindre l'interdiction qu'il a de manger des raisins. Il en est de même pour nous : il nous incombe de fixer des bornes et de placer des frontières afin de nous éloigner du moindre soupçon de faute. Et par ce mérite, nous gagnerons tout le bien possible, nous et nos enfants, dans ce monde et dans le monde futur.

Un juif vivait dans un village et, pour sa subsistance, il louait du duc de la région, une brasserie et une grande propriété grâce auxquelles il gagnait bien sa vie. Une année, l'hiver fut très rude, pluvieux et neigeux, de

sorte que les voyageurs se firent rares. Par conséquent, très peu de passants vinrent consommer dans cette brasserie, et notre juif gagna à peine de quoi se nourrir, sans parler des frais de la location qu'il ne put honorer.

L'échéance de la location arriva sans qu'il n'ait le moindre sou en poche pour la payer. Faute d'alternative, il se rendit, rempli de crainte, chez le duc, devant lequel il pleura et supplia de repousser le paiement à l'année d'après, en lui promettant de payer alors pour les deux années écoulées (avec l'espoir que l'année qui viendrait verrait sa brasserie se remplir à nouveau de clients, et qu'il aurait l'argent nécessaire). Le duc, d'ordinaire inflexible, se laissa cette fois attendrir et accepta de différer le paiement de la location à l'année d'après. L'été arriva, s'acheva, et l'hiver arriva à nouveau. Et quel hiver ! La neige de l'année passée n'avait été qu'un préliminaire à celle de cette année. De ce fait, les voyageurs cessèrent complètement de venir. Et voici que le ''jour du jugement'' s'approchait : le jour de l'échéance du paiement ! Le juif fit un rapide calcul : ''L'argent a disparu, que vais-je devenir ?! Le duc va prononcer ma sentence et celle de toute ma famille et nous faire rapidement passer dans l'autre monde'' ! Que fit-il ? Il rassembla toutes ses affaires et tous ses objets, les chargea dans une charrette, et prit ses jambes à son cou en fuyant vers des horizons plus sûrs. Malheureusement, en arrivant aux portes de la ville, il se trouva nez à nez avec le duc en personne. Il craignit d'être pris en flagrant délit. Qui savait ce qui allait lui arriver à présent ?! Néanmoins, un juif ne perd jamais espoir et, sur le champ, une idée germa en lui : il aborda de lui-même le duc en lui disant : ''Je n'ai pas oublié, dans deux jours je viendrai chez le duc remplir ses mains de l'argent de la location ! Juste à présent, je me dépêche de rejoindre la grande ville puisque demain, nous avons un jour de fête. Comme le duc le sait très bien, à chaque fête, nous voyageons chez notre proche qui habite là-bas.

-Je ne vois pas de quoi tu parles, lui répondit le duc, je connais pourtant bien les fêtes juives : la fête des Matsot, la fête de Chavouote, la fête de Soucot. Aurais-tu l'obligeance de m'apprendre de quelle fête il s'agit à présent ?

- Aujourd'hui, lui répondit-il, c'est **la fête de la délivrance**'' !

Le duc prit congé de lui en paix et lui souhaita un bon voyage et le juif se réjouit de s'être ainsi tiré d'affaire.

Le lendemain, le duc se promena dans les rues de la ville et remarqua que les juifs menaient leurs affaires comme à l'accoutumée : tous les magasins étaient ouverts et ils tenaient en mains leur téléphone portable et d'autres objets profanes. Il demanda au premier juif qu'il rencontra : ''Comment profanez-vous votre fête de la sorte ?! N'est-ce pas un jour de fête aujourd'hui pour vous ?

- De quelle fête s'agit-il, demanda le juif ?

- Mon ''Mochké'' (c'est ainsi que les nobles surnommaient les juifs qui louaient leurs brasseries) m'a appris que vous aviez un jour de fête aujourd'hui''.

Le juif, perspicace, comprit qu'il y avait un ''jour de fête et de joie'' entre un certain Mochké et le duc et il fit mine de se souvenir en demandant au duc :

-Pourriez-vous me dire comment votre Mochké a-t-il appelé cette fête ?

-Il a dit que c'était la fête ''de la délivrance'' !

-Ah, la fête de la délivrance, oui bien sûr, c'est la plus grande de toutes les fêtes juives ! Cependant, cette fête est différente de toutes les autres, qui ont une date fixe. Pour celle-ci, chaque juif possède sa date personnelle à laquelle il fête sa délivrance'' !

Il en est de même pour chaque juif : chacun avec ses épreuves personnelles : pour l'un, ce sera l'épreuve de protéger son regard

des spectacles indécents. Pour l'autre, de garder sa bouche de propos médisants. Pour un autre encore, il s'agira de se retenir de vexer son prochain. Pour certains, l'épreuve consistera à faire un effort dans l'étude de la Torah, alors que certains autres devront fournir un effort dans la prière. Chacun pourra se délivrer de son Yetser Hara dans le domaine précis qui le concerne, en temps et en heure qui lui est propre. Et de fait, cette fête sera pour lui la plus grande des fêtes juives'' !

Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones
Retrouvez le feuillet sur
www.torah-box.com/ravbiderman